

Enveloppe d'écume et de bruit le navire,
Soit qu'une brise à peine à la poupe soupire,
Et de légers frissons rident le flot amer ?

Oh ! qui les redira ces nuits vives d'étoiles
Où le nautonnier chante, où débandant ses voiles,
Le vaisseau fatigué des raffales du jour,
Se couche mollement en la vague endormie,
Comme un amant penché sur le sein d'une amie ?
Oh ! qui les redira ces images d'amour ?

Est-ce toi dont la chair tient l'âme embarrassée,
Dont à peine au dehors s'insinue la pensée,
Vil oisif ! — Ou bien vous, misérables que l'or
A beau rassasier et jamais ne fait vivre,
Jusqu'à ce que la mort un matin passe et livre
Au l'essoyeur la bête aux neveux le trésor ?

Balançant ta sottise à cheval proménée,
Est-ce toi, faible fut, à figure fanée ?
Ou bien, vous, beaux esprits, puissances de salon,
Comme un paon fait la roue étalant ses parcs
Et bons à dominer ces femelles frivoles
Devant qui tout plumage est plumage d'aigle ?

Non, non, non, croupissez, créatures serviles,
A couvert de l'azur sous les toits de vos villes !
Les champs libres de l'eau, l'effroi vous les défend !
Non, ce n'est pas pour vous que les vagues sont faites,
Que l'océan tantôt à d'effrayantes fêtes,
Et tantôt des jeux doux comme ceux d'un enfant.

III.

En Sicile ! En Sicile ! . . . au volcan, capitaine !
Et du fumant Etna la montagne hautaine
A sa cime bientôt m'abreverait d'air pur ;
Et quel plaisir, debout aux lèvres du cratère,
De voir dans les brouillards se perdre en bas la terre,
Et les aigles cinglant à mes pieds dans l'azur !

Et de me dire alors : que fait l'espèce humaine,
Petite, barbotant là bas dans son domaine ?
Et le peuple encor peuple ? Et les rois toujours rois ?
Oh ! comme d'un peu haut quand le regard domine,
La pauvre humanité se laisse voir mesquine,
Tantôt brûlant les Juifs, tantôt seiant les croix !

Capitaine, en Ecosse ! . . . où le caïme Katrina
Que de ses sombres bois le Bienvenu domine,
Se déroule au soleil comme une nappe d'or.
Je veux me reposer au bord de ses rivages
Tout rians d'églantine et de genêts sauvages,
Où le flot humecte les biens pendans du saule,

Quand la Dame du lac, un plaid sur son épaule
Et l'aviron en main, de son esquif léger
Vint heurter dans le sable, et courtoise, ingénue,
Du chasseur chevalier saluant la venue,
Dans sa barque accueillit ce royal étranger.

A New-York ! à New-York ! . . . Abordons cette terre
Où de la liberté le front jeune est austère ;
Où Washington repose, immortel laboureur !

Oh ! long-temps voyons-là cette sainte entrée
Où puissance de roi ne s'est jamais montrée,
Où la nature encore à toute sa primeur ;

Où la lune assoupit ses lueurs diaphanes
Sur les flots de gazon des immenses savanes ;
Où roule solennel le grand Maschacébé,
Où du Niagara la cataracte gronde,
Versant du haut des airs que sa poussière inonde
En un gouffre béant tout un fleuve tombé !

Quant au Brésil, passons — nous y verrons un trône :
Allons doubler ce cap que le pôle couronne.

POLYDORE BOUNIN.

UN SOUVENIR DE VOYAGE.

J'étais en vacances.

Pour un jeune homme, vous le savez, c'est
l'époque des voyages, des plaisirs et des aven-
tures ; toute occupation est suspendue, le travail
est proscrit, la paresse est à l'ordre du jour ; et
c'est un devoir ici-là que personne ne se per-
met de négliger : Le collégien enlance avec une
ficelle ses auteurs et ses dictionnaires ; l'élève en
droit ferme son Code ; l'étudiant en médecine
laisse là les malades et les scalpels, et puis tout
le monde se disperse, chacun prend sa volée ;
plus de solitude, plus de silence dans la campa-
gne. On chasse, on rit, on pêche, on monte à
cheval, on se promène dans les bois, on se cou-
che dans les prairies ; on est content, on est
heureux.

Pour moi, j'étais aussi heureux qu'il est pos-
sible de l'être. Vous croyez peut-être que je
tuais mes dix pièces par jour, que je revenais
de la pêche avec plusieurs livres de poissons,
que j'avais un cheval fringant sur lequel je ca-
racolais à loisir ? Rien de tout cela.

J'avais un sac sur le dos, un album sous le
bras, un bâton à la main, et je voyageais à pied !

Il n'y a rien de plus aventureux, rien de plus
amusant que ce genre de voyage. Dès qu'on a
serré ses guêtres, revêtu sa blouse, endossé son
sac et pris sa canne, la gaité arrive et le plaisir
commence. On se sent libre et indépendant ;
car au physique comme au moral on porte tout
avec soi. On va où l'on veut, on s'arrête
quand on veut, on marche et l'on se repose tant
qu'on veut. Trouve-t-on un joli point de vue ?
on s'assied, on le dessine ou bien le contemple.
Rencontre-t-on un monument en ruine ? on